

# BULLETIN



## de la Société d'Agriculture, Commerce, Sciences et Arts de la Marne

B.P. 180 - 51009 Châlons-en-Champagne Cedex

Tél : 03 26 66 39 97 (répondeur)

C.C.P. Châlons 390-58 E

Permanences le vendredi de 14h30 à 16h30 au siège de la Société :

13, rue Pasteur à Châlons-en-Champagne

Courriel : [academie.chalons@free.fr](mailto:academie.chalons@free.fr) – Site web : <http://academie.chalons.free.fr>

**N°36**

**Décembre 2012**

**Raoul SOURIN**, *Le sermon*, Neuengamme (camp de concentration situé au nord de l'Allemagne, vers Hambourg, où Raoul SOURIN fut détenu comme « otages à partir de juillet 1944 »), 10 septembre 1944.

Le prêtre représenté est l'abbé Jean-Marie GRASER (1914-2005) qui était, lui aussi, détenu à Neuengamme.



# NOS RENDEZ-VOUS

Toutes nos conférences auront lieu salle de Malte, 7 rue du lycée à Châlons, de 14h30 à 16h30.

✓ **Samedi 15 décembre 2012 – salle de Malte – 14h30**

Marie-Céline Damagnez      Quatre siècles au cœur de Saint-Memmie et son usine de paillons pour bouteilles de champagne.  
Francis Leroy                La marquise de La Croix, une spirite singulière au siècle des Lumières.

✓ **Samedi 12 janvier 2013 – salle de Malte – 14h30**

Assemblée Générale

*Ordre du jour :*

*Rapport moral*

*Rapport financier*

*Questions diverses*

Jean-Jacques Charpy      Le champagne dans la bande dessinée.

✓ **Samedi 9 février 2013 – salle de Malte – 14h30**

Franck Collard              Un évêque de Châlons au cœur d'une affaire de poison (1315), Pierre de Latilly.  
Alain Villes                 L'ancienne façade occidentale du XIIème s. de la cathédrale Saint-Etienne de Châlons-en-Champagne.

✓ **Samedi 9 mars 2013 – salle de Malte – 14h30**

Gilles Villain                Le château Perrier à Epernay, une construction novatrice au milieu du XIXème siècle.  
Stéphane Bedhome        Le geste et la passion : les arts populaires en Champagne.

✓ **Samedi 6 avril 2013 – salle de Malte – 14h30**

Anne Ribeyre                Formation et évolution des marais de Saint-Gond pendant le Quaternaire.  
Sylvette Guilbert         Châlons, ville drapante (XIIème-XVème s.).

## L'EXPOSITION RAOUL SOURIN

L'exposition Raoul Sourin, qui a eu lieu en notre siège social à l'occasion des journées du patrimoine, a été un succès. Nous avons enregistré 370 à 400 entrées. Les visiteurs se sont plus particulièrement intéressés aux dessins effectués, avec de pauvres moyens, au camp de concentration de Neuengamme pendant la Seconde Guerre mondiale, et les portraits, notamment celui de l'abbé Graser.

## **SACSAM - ASSEMBLEE GENERALE DU 12 JANVIER 2013**

### **POUVOIR A DECOUPER**

Je soussigné (nom) \_\_\_\_\_ (Prénom) \_\_\_\_\_,

ne pouvant assister à l'Assemblée Générale de la SACSAM du samedi 12 janvier 2013, salle de Malte à Châlons-en-Champagne, donne pouvoir à M./Mme \_\_\_\_\_ pour voter en mon nom.

Date et signature :

### **NOS MEMBRES DECEDES**

Depuis août, nous avons appris le décès de quatre de nos membres.

- M<sup>me</sup> Denise GRAND de Châlons – membre de notre société depuis le 18 juin 1983.

- M. Luc YVERNAU de Châlons – membre de notre société depuis le 24 juin 1989.

- M<sup>me</sup> Michèle VALLEE de Châlons – membre de notre société depuis le 18 janvier 1997.

Elle nous avait fait une communication, le 10 décembre 2005 : *A propos d'Arthur Joseph Guéniot, statuaire*. Elle avait publié, l'année dernière, un livre sur l'histoire de la paroisse Sainte-Thérèse.

- M<sup>me</sup> Monique CHAMELAT de Châlons – membre de notre société depuis le 12 décembre 2007 – trésorière en exercice de notre société. Nous voudrions ici rappeler combien elle fut une trésorière dévouée et compétente, malgré la maladie. Naturellement discrète, elle ne voulait pas être systématiquement citée. Pourtant, elle a eu à cœur de mettre notre comptabilité aux normes exigées par l'administration, aussi bien dans sa présentation que dans la prise en considération des différentes rubriques du plan comptable. Vous comprendrez à travers ces quelques mots l'émotion que ressentent les membres du conseil d'administration qui ont eu le plaisir de travailler avec elle.

Nous présentons nos condoléances à leurs familles et à leurs proches.

**LA SACSAM NE FAIT JAMAIS D'APPEL DE COTISATIONS. PENSEZ A ENVOYER VOS 37 EUROS (OU 11 EUROS) DES LE DEBUT DE JANVIER 2013. CELA EVITERA DE FASTIDIEUX RAPPELS ET FACILITERA LE TRAVAIL DE LA TRESORIERE. MERCİ**

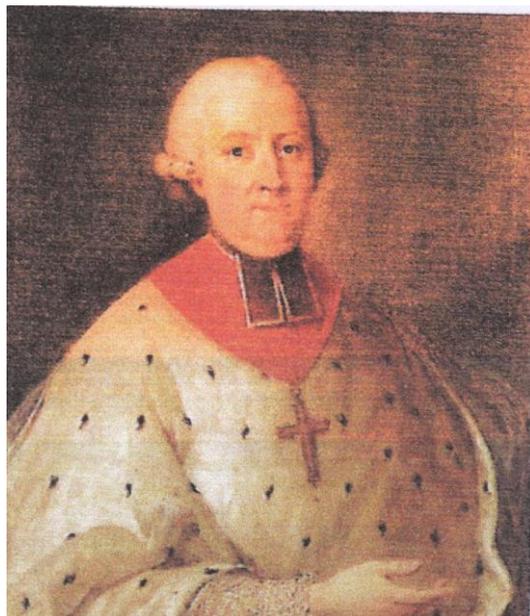
## UN PRINCE-EVEQUE CHEZ LES MOINES

*par André Kwanten  
commandeur des Palmes Académiques*

**D**epuis son instauration, le système commendataire a toujours été un instrument politique dans les mains des rois de France. Dès la fin du XVII<sup>ème</sup> siècle, l'abbaye de Cheminon sert d'enjeu dans les rapports entre la France et la principauté ecclésiastique de Liège, qui a toujours été un carrefour où s'affrontèrent successivement les rivalités bourguignonnes, françaises et impériales. Au sein du chapitre de la cathédrale existait un parti français que le roi de France prenait soin d'entourer de ses prévenances.

Le 21 octobre 1661, Louis XIV nomme Jean Ferdinand, comte de Pottier, abbé de Cheminon, qui ne semble pas avoir pris possession de son bénéfice. Pendant un siècle les représentants de cette même famille liégeoise détiennent cette abbaye.

Claude-Charles de Pottier, amateur d'art et mécène, est abbé de Cheminon quand, à ce titre, il commande en 1680 au peintre liégeois Englebert Fisen un tableau figurant Dédale et Icare. Il est possible que ce même peintre exécuta alors les peintures ornant le plafond de la bibliothèque de l'abbaye. Sous l'abbatiat de Maximilien-Henri de Pottiers on élève le



maître-autel étincelant de marbres variés et l'artiste Chrismain de Vitry-le-François sculpte les stalles ornées de médaillons dorés et les boiseries du chœur. On installe également les orgues. Tous ces trésors sont conservés aujourd'hui dans l'église d'Ancerville (Meuse).

Le plus brillant des partisans du roi de France sera le dernier abbé de Cheminon, Charles-François, comte de Velbrück. Né en 1719, au château de Garath, près de Dusseldorf, il devint chanoine trésorier de Liège en 1736.

Après des études de droit civil et canonique à Reims et à Douai, il entre au conseil privé du prince-évêque Jean-Théodore de Bavière. Ministre à l'âge de vingt-sept ans, il participe activement à l'administration de la principauté. Chef de la faction française, c'est un adepte convaincu des idées nouvelles, admirateur des encyclopédistes et franc-maçon de surcroît. Un contemporain signale que sur sa table de nuit voisinaient des livres d'agriculture, d'économie politique et *L'Esprit des lois* de Montesquieu. Ce fin lettré est également un gastronome averti, c'est pourquoi il demande qu'on lui achète à Paris « les meilleurs livres de cuisine qui enseignent cet art le mieux et dans le dernier goût pour perfectionner mes cuisiniers ».

Son dévouement à la cause du roi de France est tel qu'il n'hésite pas à contracter des dettes considérables, comme l'atteste le duc de Choiseul. Aussi, quand fin avril 1765, le vieux comte Jérôme de Pottier meurt, Louis XV ne peut lui refuser la commende de l'abbaye de Cheminon, qu'il sollicite. Cette désignation provoque des remous à la cour de Versailles, où l'unanimité des courtisans réclamait ce bénéfice de 15000 livres de rente pour un comte d'Oultremont, et grand fut le scandale de le voir attribué à un étranger, protégé par les cours de Munich et de Mannheim.

Les bulles de nomination sont datées du 4 des nones de décembre 1765 et le 5 février 1766 le sous-prieur, André Le Gentil, prend possession du siège par procuration.

Il est peu probable que Velbrück soit jamais venu à Cheminon, mais il s'intéresse de près à la gestion de sa manse abbatiale. Au début, il nomme un certain Régley comme régisseur, qu'il révoque pour mauvaise gestion et exactions éhontées. Il le remplace en 1769 par Gabriel Ludinard, avocat et vice-marteau à la Maîtrise des Eaux et Forêts de Vitry-le-François.

Elu souverain de l'Etat liégeois le 16 janvier 1772, Velbrück en avise aussitôt le roi Louis XV, l'assurant de son dévouement et de sa reconnaissance. Les soucis de gouvernement n'empêchent pas le prince-évêque de s'intéresser à son abbaye champenoise. Il en parle à différentes reprises dans sa

correspondance avec son ministre à Paris, Claude-Etienne Darget.

Dès 1770 Velbrück avait chargé Gabriel Ludinard d'entreprendre des démarches nécessaires pour parvenir à la suppression de la maison abbatiale, qui était en mauvais état, afin d'engager les dépenses utiles et pouvoir restaurer les bâtiments claustraux détériorés par la pluie et l'humidité. L'année suivante les rapports entre les deux hommes se gâtent et l'abbé intente une procédure contre son homme d'affaire, qu'il traite de gueux. Il lui reproche ses intrigues et ses chicanes, qui l'empêchent de toucher le quart de réserve qui lui est dû.

La situation se dégrade de plus en plus et le 4 février 1704 le prince-évêque écrit à Darget, son ministre parisien : « Il m'est impardonnable de n'avoir pas eu plutôt (*sic*) les yeux ouverts sur la conduite du malheureux Ludinard, qui est un imposteur sous les dehors les plus séduisants et trompeurs. Il est en arrière depuis trois ans de me rendre mes comptes ». Menaçant de le révoquer, Velbrück se dit prêt à l'attaquer en justice au Parlement de Paris. Condamné par défaut en 1776 à Vitre-le-François, Gabriel Ludinard assigne à son tour le prince-évêque, qui, selon lui, manque de justice et de gratitude.

Velbrück songe d'abord à le remplacer par un certain Lahaut, demeurant à Carignan, qui connaît bien l'abbaye de Cheminon, mais ce projet n'ayant pas abouti, il se résout à embaucher Louis Bontemps, greffier de la Maîtrise des Eaux et Forêts de Vitry-le-François.

Ce dernier représente le prince-évêque de Liège au baptême de Charles Roussel, fils de Nicolas Roussel, laboureur à Plichancourt, et de Catherine Rogerat, le 3 juillet 1783. En acceptant d'être parrain du fils d'un fermier de son abbaye, Velbrück manifeste ainsi combien il est proche du peuple et de son fief champenois en particulier.

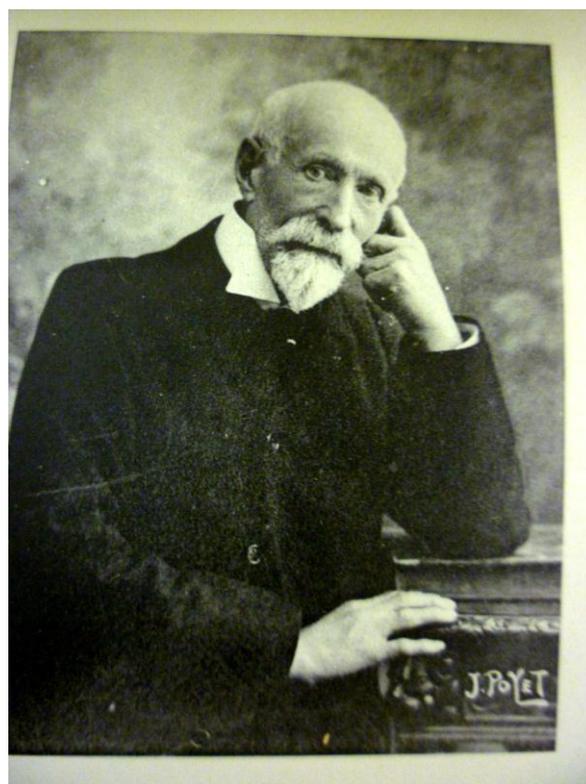
Après un règne de douze années, Velbrück est emporté par une attaque d'apoplexie en son château de Hex, près de Tongres, le 30 avril 1784. Il ne sera pas remplacé au siège abbatial de Cheminon.

# ARMAND BOURGEOIS

par Francis Leroy

Le 26 septembre 1911 disparaissait à son domicile pierrytier, Armand Bourgeois, percepteur - il fit toute sa carrière à Pierry - et homme de lettres, dont la réputation avait largement dépassé les frontières de cette charmante commune dont le premier maire élu – rappelons-le – fut Jacques Cazotte, l'auteur du *Diabole amoureux*, sur lequel Bourgeois a laissé des pages fort instructives, réunies sous le titre *Pages inédites ou ignorées sur Cazotte & son séjour à Pierry (1760-1792)*, Paris, H. Champion, 1911, avec une préface d'Emile Sedeyn, secrétaire général du *Figaro Illustré*, qui écrit, dans ses lignes élogieuses : « Cet homme-là [A. Bourgeois], dans son petit coin de Champagne, entre ses livres et son jardin, entre sa vigne et ses dossiers, a compris l'un des premiers qu'il valait sans doute mieux réveiller l'Histoire que fixer son sommeil en termes pesants et définitifs ». Et encore, en le comparant à ces écrivains du XVIII<sup>ème</sup> dont le meilleur modèle demeure l'auteur du *Diabole amoureux* : « Il manque un détail à la ressemblance. M. Armand Bourgeois n'a pas été guillotiné, c'est vrai. Mais personne ne songe à regretter cet oubli ».

Il faut ajouter au portrait flatteur de « l'érudit local, de l'historien de la Champagne », une autre passion qui l'anima sa vie durant. Je veux parler de ses riches collections. Il suffit de reprendre l'opuscule d'Henri Menu : *Epernay aux expositions rétrospectives de Reims* pour noter la richesse et la diversité de ses collections. On ajoutera ces quelques lignes « sa maison est un véritable petit musée... on y trouve des faïences, des porcelaines, des gravures du XVIII<sup>ème</sup> siècle, des livres anciens, des manuscrits, des statuettes... » qui témoignent de ses goûts avisés. On signalera d'ailleurs qu'il conservait un manuscrit d'époque sur la bienheureuse Ide, première abbesse de l'abbaye féminine d'Argensolles [fondée par la comtesse de Champagne, Blanche de Navarre], document



qui devait lui servir pour produire un ouvrage de qualité et d'érudition sur cet établissement. Nonobstant cet aspect de chercheur local qui a évoqué aussi bien Adrienne Lecouvreur et Baron que *Le vin de Champagne sous Louis XIV et Louis XV* (Paris, 1897, illustré par Léonide Bourges) ; la fuite à Varennes ou Louis XVII ; Robert Nanteuil, Benjamin Franklin ou Théroigne de Méricourt. Ou encore ces glanes sparnaciennes, se rapportant à diverses périodes de l'histoire de la capitale de champagne et ses *Essais d'histoire biographique et littéraire sur les Champenois marquants de l'époque Louis XIV*, Armand Bourgeois était aussi un écrivain. « Il avait un véritable culte pour les lettres » comme l'a écrit l'auteur de la notice parue dans *l'Almanach Matot-Braine* dont il fut un collaborateur « fécond ». De même pour *la Revue de Champagne et de Brie*, dans laquelle parurent d'abord *les Pages ignorées ou méconnues de Cazotte*. Rappelons également qu'il avait fondé en 1884 un concours poétique sur le vin de Champagne qui, à sa façon, augmenta la renommée du « roi des vins » (1103 manuscrits furent envoyés représentant 66 403 vers ! Le lauréat fut un député de Marseille,

Clovis Hugues), ainsi que la *Revue littéraire et artistique de la Champagne*. De même l'Académie littéraire et artistique de Paris-Provence. Membre de la Société des Gens de Lettres, de la Société Académique de Châlons, de l'Académie Nationale de Reims, il fut aussi l'un des premiers membres de la Société Archéologique Champenoise. Il écrivit quelques courtes pièces de théâtre (*Le siège d'Épernay* ; *Le souper du prophète* – il s'agit de Cazotte ; *Marion Delorme au château de Baye* ; *Une Idylle dans les caves Mercier...*), des critiques d'art, des poésies et d'autres textes de genre. Et prononça de nombreuses conférences qu'il reprenait ensuite en opuscules, tel celui consacré à Anaïs Ségalas. Mais ce sont surtout ses recherches érudites qui lui apportèrent une renommée certaine et justifiée.

Enfin Armand Bourgeois par ses écrits et ses engagements, - il fut président de l'Académie Champenoise - témoigne de « son vif amour de la petite patrie, c'est-à-dire sa Champagne ». Il suffit de relire ses livres, tels : *Promenade d'un touriste dans l'arrondissement d'Épernay* ; *Saint-Martin d'Ablois* [où il est né le 24 avril 1841] et *le Sourdon*, Paris, 1899, dédié aux Touristes et aux cyclistes et illustré par Léonide Bourges ; *Promenades aux Buttes de Chavot...* et ses articles parus dans l'*Almanach Matot-Braine* ou encore dans la *Revue régionale illustrée*, pour se laisser séduire par ces coteaux de la Côte des Blancs, par ces paysages familiers, au sud-ouest d'Épernay, par cette vallée tout entière qui se déroule le long de la Marne et

grimpe par les vignes vers ce terroir, fier de sa production de blanc de blanc ! Et parmi ces endroits mirifiques, il y a bien sûr la région ablusienne avec ce Sourdon qui aurait dû se substituer à la désignation de Cubry, puisque ce petit cours d'eau prend précisément sa source au Sourdon. Ne nous dit-il pas, avec un petit air malicieux qui sourdait à ses lèvres que justement cet endroit charmant peut être répertorié comme la petite Suisse de l'arrondissement !

## ANNEXE

Articles d'Armand Bourgeois publiés dans les *Mémoires de la SACSAM* :

*Une visite au musée patriotique de Jeanne d'Arc à Paris* (1888-1889).

*Les frères Varin, graveurs châlonnais* (1893).

*Pierre Quentin Chédel, graveur châlonnais du 18<sup>ème</sup> siècle et son œuvre* (1894).

*Les fêtes du centenaire de Victor Hugo ou impressions d'un poète champenois* (1901-1902).

*Le Chevalier de La Touche, étude artistique* (1896).

*Les Beaux-Arts dans la Marne* (1898-1899, 2<sup>ème</sup> partie).

*Causerie sur Adolphe Willette* (1900).

*La route de Montmirail à Épernay* (1905-1906).

*Gustave Stahl et son féminisme en art* (1897).

*Le châlonnais Papillon de La Ferté, intendant des menus plaisirs du roi, et le théâtre au 18<sup>ème</sup> siècle* (1908-1909).

# 2012 : L'ANNEE DU CENTENAIRE DE LA MORT D'ARMAND GUÉRY, PEINTRE PAYSAGISTE CHAMPENOIS

par Charles Poulain

**V**oilà 100 ans, le peintre Armand Guéry disparaissait. Un centenaire oublié pour ce paysagiste champenois qui fut pendant trente ans l'ambassadeur de la Champagne. Il quittait la terre de sa chère province le 25 mai 1912, dans sa 60<sup>ème</sup> année. Artiste renommé en son temps, il fut certainement le seul peintre rémois à être élu membre correspondant de la SACSAM. Il fut

reçu le 1<sup>er</sup> août 1906, parrainé par M. A. Marcout, vétérinaire militaire de 1<sup>ère</sup> classe mais, aussi sculpteur sur bois, mort en février 1909. Quatre autres signataires figurent sur le document : René Lemoine, Emile Schmit et deux que nous n'avons pas identifiés (H. G...? A. L...) (*Arch. Marne*, 1 J 9, dossier Armand Guéry).



Armand Guéry, naît à Reims le 4 mars 1853, mais avec des origines familiales argonnaises. Son père, Pierre Léandre Guéry est fabricant, natif de Sommepy tandis que sa mère, Mathurine Anna Michel voit le jour à Reims, mais ses parents sont de Vienne-la-Ville. Pierre et Mathurine se marient à Vienne-la-Ville, le 26 avril 1852.

Malade depuis quelques années, A. Guéry décède à Gueux, le 25 mai 1912, chez son cousin Edmond Durvin. Il est enterré à Reims, dans le caveau de la famille Guéry-Michel, au cimetière du nord, après une messe célébrée en la cathédrale.

Elève de Rigon, de Peraire et de Rapin, notre champenois, qualifié de Gargantua de la peinture, avait déjà produit en 1898, selon Armand Bourgeois, environ 1400 toiles, dessins, pastels, aquarelles, études, etc. Et, il peignit encore une quinzaine d'années... Pendant trente ans, il voua une fidélité sans faille au rendez-vous parisien du 1<sup>er</sup> mai, le Salon des Champs Elysée organisé par la Société des Artistes Français. Il y est admis dès son premier envoi en 1882 avec « *Une plaine en Champagne* ». Il y glane toutes les récompenses : médaille honorable en 1885, Prix Raigecourt-Goyon en 1890, médaille de 3<sup>e</sup> classe en 1891, médaille de 2<sup>e</sup> classe en 1894 et hors concours. Jusqu'en 1912, il sera le chantre de la terre champenoise en accrochant aux cimaises des Salons (Paris, Lyon, etc.) et des expositions nationales (Reims, Châlons, Charleville, Chaumont, Langres, Dijon, Nantes, Périgueux...) et

internationales (Anvers, Buenos-Aires, Argyll...) une vue de nos villages, ou l'immensité de la plaine champenoise avec ses troupeaux de moutons, ses meules et ses moulins à vent (il s'est marié en 1886 avec Marie Turquin, la fille d'un berger), ou encore les eaux et les bords de ses rivières telles la Suippe, l'Aisne, la Retourne, la Marne. Achetées au Salon de 1906 « *La nuit de Noël à Saint-Jean-sur-Tourbe* » part à Moscou, tandis que « *Les dernières fleurs à Auménancourt-le-Petit* » vont continuer à fleurir au Brésil.

L'artiste séjourne entre deux ateliers, l'un à Paris, l'autre à Pontgivart, commune d'Auménancourt, à cheval sur trois départements : Marne, Aisne, Ardennes. Il s'installe dans ce hameau en 1894, presque en face de l'église. Malheureusement *la villa des fleurs* a disparu dans la tourmente de 14-18. Guéry, qui dans sa jeunesse n'a vu que les 288 m. de la Montagne de Verzy comme point culminant de la Montagne de Reims, sera un alpiniste chevronné, escaladant les sommets pyrénéens et surtout alpins. Il sera l'un des fondateurs de la Société des peintres de montagne, en 1898.

Après des débuts autour de Reims et dans la vallée de la Meuse, Armand Guéry fréquente de nombreux centres artistiques tels la Normandie (Villerville, Honfleur, Le Havre, Etretat), la Picardie (Amiens, Arras, Hesdin), les vallées du Grand Morin (Crécy-en-Brie, Montbardin, Ferrol, Villiers-sur-Morin, etc.), de l'Yonne (Ancy-le-Franc, Chassignelles, etc.), de la Seine autour de Paris et Barbizon, la Bretagne (Pont-Aven, Raguénez, Rustéphan), les Vosges (Martigny), le Jura (Voiteur, Port-Lesney, etc.), l'Auvergne (Cusset), les Pyrénées (Gavarnie), les Alpes françaises (Saint-Jean de Sixt, le Mont Blanc, etc.) et suisses (Salvan), le lac de Genève (Genève, Saint-Gingolph, Montreux, Hermance,).

Il n'a pas pour autant oublié sa Champagne en allant bien plus loin que les vallées de la Vesle et de la Suippe. Dans les Ardennes ce sont les vallées de l'Aisne (Vouziers, Toges, Balham, etc.) et de la Retourne : Neufchâtel-sur-Aisne, Evergnicourt. Des villages qui appartiennent déjà au département de l'Aisne comme tous



Pontgivart — Route d'Auménancourt  
Villa d'Armand Guéry, peintre Rémois

ceux des environs d'Auménancourt (Bertricourt, Orainville, etc.) qui seront aussi à l'honneur, auprès de ceux du Tardenois et de La Ferté-Milon, de Château-Thierry, Laon, Versigny...

Armand Guéry est venu planter son chevalet sur les bords de la Marne, de Togny-aux-Bœufs à Cumières, mais aussi sur les bords de la Moivre, de la Tourbe, de l'Aisne argonnaise. En annexe, quelques titres de ses œuvres sont là pour en témoigner.

L'artiste sut rendre aux eaux de nos vallées, les mille et une couleurs de leurs reflets au fil des saisons. Il en est de même avec l'immensité de la plaine champenoise avec l'observation minutieuse de ses troupeaux de moutons, par tous les temps et à toutes les heures du jour et de la nuit.

La lettre de remerciements qu'adresse Armand Guéry au secrétaire de la SACSAM en août 1906, résume en quelques lignes ses passions :

*« Artiste peintre paysagiste, de profession, et paysagiste champenois en particulier, j'aime les champs puisque j'y passe une partie de ma vie, j'aime l'agriculture, le jardinage, les voyages, l'alpinisme (pas en Champagne !), les sciences, les livres (j'ai une fort belle bibliothèque, plus de 2.000 volumes), la musique et tout ce qui est beaux-arts, je me sens donc avec vous, dans mon élément, et je vous remercie particulièrement, Monsieur le Secrétaire de m'avoir annoncé la bonne nouvelle de ma réception ».*

L'artiste put vivre de sa peinture. Bien qu'il compte encore de nombreux amateurs, en particulier à Reims, l'anniversaire de sa mort est passé inaperçu, pire au début de l'année 2012, sa sépulture faisait l'objet d'une reprise. Alors, curieux ou amoureux des arts qui passez dans les allées du cimetière du Nord, le Père-Lachaise rémois, arrêtez-vous dans le canton 17, au n° 326. Vous n'y verrez qu'une simple pierre tombale, sauvée une première fois en 1966, avec deux inscriptions « Famille GUERY - MICHEL » et en bas « Ici repose le peintre Armand Guéry 1852 - 1912 ». Vous avez bien lu, né en 1852 ! Erreur du graveur. Pauvre Armand, même Bénézit dans son dictionnaire des peintres, le dit né en 1850 ! Et comble de la malchance pourrait-on dire, c'est que le projet de monument que l'on devait élever à sa gloire n'aboutit pas. La faute à la guerre de 1914-1918. La souscription était lancée en 1913, et son compatriote, le sculpteur Léon Chavaillaud, avait réalisé un buste de notre artiste-peintre. Nous ignorons ce qu'il en est advenu. Seul le nom d'une rue dans le quartier de Saint-Thomas à Reims conserve le souvenir d'Armand Guéry, comme dans les communes d'Orainville et d'Auménancourt dans le hameau de Pontgivart. Une consolation, le musée des Beaux Arts de Reims possède une dizaine d'œuvres de l'artiste rémois et certainement l'une des dernières de ses œuvres, « *Bergerie champenoise* », une grande toile de 1,20 x 1,80 m qu'il n'eût pas le temps de signer. Le musée d'Epernay possède « *Lavoir sur la Suipe à Pontgivart* » (1895), celui de Rethel (Ardennes) « *Ciel roulant, route d'Orainville à Merlet (Aisne)* » et « *Les vieilles meules de l'ancien chemin de Cormicy (Marne) à Orainville (Aisne)* ».

## ANNEXE

Ce petit inventaire donne un aperçu de l'activité du paysagiste dans l'ouest marnais<sup>1</sup> :

<sup>1</sup> Les dates suivies d'un point d'interrogation (?) signifient que l'œuvre figure à un catalogue de vente de cette année-là (1898, 1900, 1901, 1909) exceptée 1912 qui est aussi celle des ventes après décès en 1913. Ce n'est donc en aucun cas la date du tableau apposée par l'artiste.

Propriété des frères Ferdinand et Alexandre Souillié à Cumières (1910), Le pont de Cumières (1911), L'écluse du canal de la Marne à Cumières (1912 ?), Chute d'eau à Cumières (1912 ?), Village de Cumières (1912 ?), Hautvillers et les vignes (1894 ?), Dom Pérignon découvrant la mousse (1894), Réserve de Cormoyeux (Marne) (1912 ?), Pont des Mariniers, Châlons-sur-Marne (1912 ?), Bords de la Guenelle (1906), Cours d'eau sous bois à Togny-aux-Bœufs (Salon de 1907), Ruisseau sous bois à Togny-aux-Bœufs (1909), A Saint-Pierre-aux-Oies, environs de Châlons-sur-Marne (1909 ?), Jardins rustiques à Bassuet, environs de Châlons-sur-Marne (1901 ?), Entrée de Coupéville, environs de Châlons-sur-Marne (1901 ?), Moulin de Coupéville, sur la Moivre (aujourd'hui détruit) (1901 ?), Village de L'Épine (1896 ?), Eglise Notre-Dame de L'Épine (dessin de 1897), Village et église de Notre-Dame de l'Épine (vers 1897), Notre-Dame de L'Épine (1912 ?), Moulin sur la Vesle à Courtisols (1896), Lavandières sur la Vesle à Courtisols (1899), Moulin de Courtisols sur la Vesle (1898 ?), Eglise

de Courtisols et cour d'une maison (1898 ?), deux études à Saint-Memmie de Courtisols : 1 - L'église, 2 - Rideaux et peupliers (1898 ?), Sainte-Menehould - Brume du matin (1900), Vieux Canal à Sainte-Menehould (1900 ?), La rue du château (vieux Sainte-Menehould) (1900 ?), Rue à Moiremont, près Sainte-Menehould (1909 ?), Moiremont (1891), La rue-haute à Moiremont, près Sainte-Menehould (1909 ?), Rue avec poules et l'église de Servon (1900), Eglise de Servon près de Vienne-le-Château (1900 ?), Effet d'automne dans les crayères près de la ferme voisine de la gare de Cernay-en-Dormois (1901), Automne à Cernay-en-Dormois (Salon de 1902), Nuit de Noël à Saint-Jean-sur-Tourbe (1906), Une rue de Vienne-la-Ville (1898 ?), Les toits rouges de Vienne-la-Ville (1898 ?), Les vannes à Vienne-la-Ville (1898 ?), Vienne-la-Ville vue d'aval (1898 ?), Bords de l'Aisne à Vienne-la-Ville (1898 ?), Beaulieu l'extrémité sud des monts d'Argonne (1900 ?), Une rue à La Chalade (vallée de la Biesme) (1900 ?).

## LES CAFES CONCERTS A CHALONS-EN-CHAMPAGNE PENDANT LA BELLE-EPOQUE (1870-1914)

(1<sup>re</sup> partie)

par Sylvain Mikus

Lorsque n'existaient ni la radio ni les enregistrements, l'ambiance musicale des cafés était assurée par des musiciens rémunérés, et les établissements dans lesquels il était possible d'entendre de la musique, régulièrement ou, le plus souvent, occasionnellement, étaient nommés « cafés-concerts ». Pour les limonadiers et cafetiers, c'était une façon parmi d'autres d'attirer la clientèle. Mais bientôt est apparue la crainte, pour les pouvoirs publics, de ne pouvoir contrôler ces concerts. N'y produirait-on pas des chansons interdites, politiques, ou contraires aux mœurs ? S'il y a des chanteuses, comment garantir que le bistro ne devienne pas un lupanar déguisé ? Une circulaire du ministère de l'Intérieur du 27 novembre 1872 en appelait à la vigilance, craignant les programmes de « caractères licencieux ou grossiers »<sup>1</sup>. C'est pourquoi l'ouverture d'un concert dans un café est soumise à une autorisation spéciale, soit préfectorale, soit municipale, et le commissaire de police veille au grain ! Le dépouillement de ces autorisations et de

quelques rapports de police nous a fourni la majeure partie du matériel de cet article.

Il a existé des cafés-concerts à Châlons bien avant 1870<sup>2</sup>, mais c'est surtout après cette date que nous sommes bien documentés sur eux. C'est pourquoi nous avons choisi de les observer sur la période 1870-1914, qui semble leur apogée.

Nous allons tout d'abord examiner le réseau des cafés-concerts châlonnais dans l'espace et les situer dans une chronologie. Nous étudierons leur répertoire, et, enfin, nous verrons quelle image les archives nous transmettent d'eux.

### I - PANORAMA

#### 1 – Topographie des cafés-concerts.

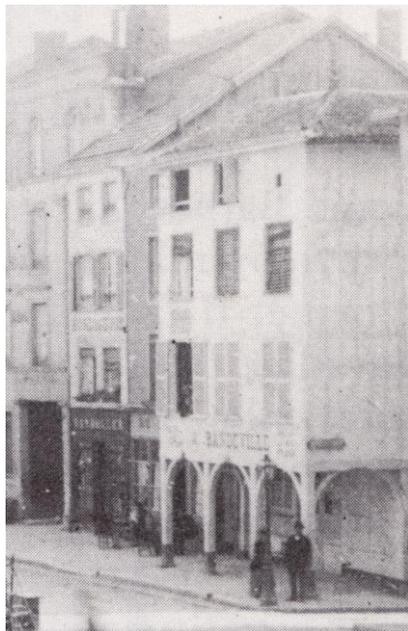
Nous allons tout d'abord nous interroger sur la répartition géographique des établissements dans l'agglomération, à commencer par le centre-ville. La place du Marché-au-Blé (de la République) en

<sup>2</sup> Citons, pour mémoire, le café-concert de l'hôtel-de-ville tenu par Pazat, en 1857 (*Journal de la Marne*, 27 février, 7 juin, 5 juillet et 28 octobre 1857), et la brasserie « Au roi de Brabant », place du Marché-au-Blé, en 1863.

<sup>1</sup> Arch. mun. Châlons, 82 M 35.

particulier, est bien pourvue, puisqu'on y trouve quatre cafés-concerts.

Au numéro 18 se trouvait la « Baïoca châlonnaise ». Nous ignorons au juste sa date de fondation. L'arrêté municipal du 24 février 1900 autorise Léon Glorier à le prendre à son compte à la suite de Colas, dit Bandeville<sup>3</sup>, qui d'ailleurs le reprend deux ans après<sup>4</sup>. Puis nous en perdons la trace, jusqu'en 1914. Le café avait alors été rebaptisé « café belle-vue », et devenait la propriété de Louis Thoury, limonadier<sup>5</sup>.



*Le café Bandeville, avec ses arcades, peu de temps avant sa reconstruction, à la fin des années 1880.*

Le café national, au numéro 23, est autorisé à donner des concerts en 1878<sup>6</sup>. L'autorisation est reconduite en 1884, quand François-Joseph Beck, limonadier, en cède l'exploitation à Honoré-Aurèle Titon, « ci-devant chef de station »<sup>7</sup>. Beck le reprend à son compte en 1887<sup>8</sup>. Après avoir été tenu pendant moins d'un mois par Eugène Guerbert<sup>9</sup>, le café passe aux mains d'Anne Géant<sup>10</sup> puis de Jean-Victor Henrion, ancien directeur de plusieurs cafés-concerts nancéens<sup>11</sup>. Henrion rebaptise l'établissement « café-concert des variétés », et c'est sous cette appellation qu'il est repris par Albert Logeay<sup>12</sup>. Enfin, Honoré Titon reprend le café qu'il avait tenu en 1884<sup>13</sup>, et ce jusqu'à la veille de la guerre : Lucien Loppin le reprend en 1914<sup>14</sup>.

Le café français, sis au 46 de la place, semble avoir été créé en tant que café-concert par Louis-Auguste Périnet, limonadier, en 1878<sup>15</sup>. Bélonie Merfelt, dit Henri, le reprend en 1892<sup>16</sup>.

Le grand-café de la bourse existait déjà en 1887<sup>17</sup>, presque au coin de la place. On y donnait encore de la musique en 1912<sup>18</sup>. Aucun arrêté d'autorisation n'a été retrouvé à son sujet.

Le nombre des cafés-concerts sur la place de la République ne doit pas étonner : il s'agit du pôle principal de la cité. Autour de cette place attractive, où se déroulent foires et marchés, se trouvent d'ailleurs d'autres établissements.

A deux pas de la place du Marché-au-Blé, place de l'hôtel-de-ville se trouve le café du midi, au numéro 4, dont les concerts sont créés en 1887 par Emile Proquez<sup>19</sup>. L'établissement est ensuite tenu par M<sup>elle</sup> Hirtz, qui le cède en avril 1904 à M<sup>elle</sup> Blanche Fournaud dite Yvonne Robert<sup>20</sup>. Celle-ci le rebaptise « Brasserie lyrique »<sup>21</sup>. Félix Lévy le reprend dès le mois de décembre de la même année<sup>22</sup>.

Le café des oiseaux se trouvait à l'angle de la rue de l'hôtel de ville et du quai Barbat<sup>23</sup>. Aucune autorisation le concernant n'a été conservée, mais on y donnait déjà des concerts en 1881<sup>24</sup>, et encore en 1907<sup>25</sup>.

Les concerts de la Grande Brasserie de Tantonville, rue de Marne, ne nous sont connus qu'à partir de 1902, mais existaient déjà avant<sup>26</sup>. Le *Journal de la Marne* les cite encore en 1907<sup>27</sup>, mais plus en 1912.

La rue d'Orfeuil, possédait depuis 1883 son café-concert, au numéro 20<sup>28</sup>. Quatre ans plus tard, Cochery-Doire, successeur de Renard et Crussaie, obtenait la reconduction de l'autorisation<sup>29</sup>. En avril 1888, le tenancier s'appelait Rinard<sup>30</sup>, bientôt remplacé par Olivier Dupont<sup>31</sup>.

<sup>15</sup> Arch. Marne, 82 M 35, arrêté préfectoral du 19 janvier 1878, double au 82 M 37.

<sup>16</sup> Arch. Marne, 82 M 37, arrêtés préfectoraux des 12 février 1892 et 19 mai 1894.

<sup>17</sup> *Journal de la Marne*, 13 septembre 1887, p 2.

<sup>18</sup> *Journal de la Marne*, 17-18 février 1912.

<sup>19</sup> Arch. Marne, 82 M 37, arrêté préfectoral du 15 octobre 1887

<sup>20</sup> Arch. Marne, 82 M 37, arrêté municipal du 24 avril 1904.

<sup>21</sup> Arch. mun. Châlons, 2/1 I 98, rapport de police du 1er juin 1904.

<sup>22</sup> Arch. Marne, 82 M 37, arrêté municipal du 2 décembre 1904.

<sup>23</sup> *Annuaire de la Marne*, liste des commerçants de la ville de Châlons.

<sup>24</sup> Arch. mun. Châlons, 2/1 I 92, affiche de concert, avril 1881.

<sup>25</sup> *Journal de la Marne*, 18 octobre 1907, p 3.

<sup>26</sup> Première mention : *Journal de la Marne*, 4-5 janvier 1902, p 3.

<sup>27</sup> Par exemple : *Journal de la Marne*, 26-27 janvier 1907, p 2.

<sup>28</sup> Arch. Marne, 82 M 37, arrêté préfectoral du 17 janvier 1883.

<sup>29</sup> Arch. Marne, 82 M 37, arrêté préfectoral du 19 avril 1887.

<sup>30</sup> Arch. Marne, 82 M 37, arrêté préfectoral du 17 avril 1888.

<sup>31</sup> Arch. Marne, 82 M 37, lettre d'Olivier Dupont au maire, 2 novembre 1888.

<sup>3</sup> Arch. Marne, 82 M 37, arrêté municipal du 24 février 1900

<sup>4</sup> Arch. Marne, 82 M 37, arrêté municipal du 28 novembre 1902.

<sup>5</sup> Arch. mun. Châlons, 2/1 I 43, arrêté municipal du 19 mai 1914.

<sup>6</sup> Arch. Marne, 82 M 35, arrêté préfectoral du 31 août 1878.

<sup>7</sup> Arch. Marne, 82 M 35, arrêté préfectoral du 20 juin 1884.

<sup>8</sup> Arch. Marne, 82 M 37, arrêté préfectoral du 5 août 1887.

<sup>9</sup> Arch. Marne, 82 M 37, arrêté préfectoral du 5 avril 1890.

<sup>10</sup> Arch. Marne, 82 M 37, arrêté préfectoral du 23 avril 1890

<sup>11</sup> Arch. Marne, 82 M 37, arrêté municipal du 13 juin 1891

<sup>12</sup> Arch. Marne, 82 M 37, arrêté préfectoral du 19 juillet 1893.

<sup>13</sup> Arch. Marne, 82 M 37, arrêté municipal du 15 mars 1894.

<sup>14</sup> Arch. mun. Châlons, 2/1 I 43, arrêté municipal du 23 février 1914.

Dans la rue des Fripiers, contiguë à la rue d'Orfeuil, on enregistre une demande d'ouverture en 1886. Mais le demandeur, Erard, n'agissait pas dans "l'esprit d'un café-concert", et nous ignorons quelle suite a été donnée<sup>32</sup>.

Un peu plus loin se trouvaient encore deux établissements : rue Thiers, il y avait la brasserie alsacienne, dont les concerts sont ouverts tardivement par Alfred Clair en 1914<sup>33</sup>. Dans la rue de Vaux, au 32, le café de France, tenu par Ernest Vaisse, devient café-concert en 1886<sup>34</sup>.



Voilà donc pour le centre-ville : dix établissements très resserrés, dont quatre sur la même place. Voyons maintenant dans la direction de Reims, vers laquelle se dessine l'axe de la rue Saint-Jacques : on y découvre encore quatre cafés-concerts.

Le café Saint-Jacques, au 65, était le plus proche du centre-ville. Il semble avoir été créé par Cottenet en 1886<sup>35</sup>, et Alfred Delille, qui tenait l'établissement en 1911, obtint de continuer les concerts<sup>36</sup>. Au 118, il y avait la « salle des fêtes », qui existait déjà en 1892 sous le nom de salle Rollin<sup>37</sup>. En 1897, Maxime Latruffe en était propriétaire<sup>38</sup>, puis ce fut le tour de M<sup>me</sup> Mayette, qui l'était déjà en 1911<sup>39</sup>, et enfin de A. Marnat en 1912<sup>40</sup>, qui la rebaptisa « Kursaal »<sup>41</sup>. Au 125 de la rue Saint-Jacques, le café Saint-Eloi est signalé comme café-concert en 1882<sup>42</sup>. Ses activités se sont maintenues jusqu'à la guerre<sup>43</sup>. Enfin Laurency, au 131, avait ouvert un concert dans

son établissement en 1886<sup>44</sup>. Celui-ci est repris en 1892 par Louis-Arsène Maignan sous l'enseigne de « café de la brasserie »<sup>45</sup>, puis par Cornet<sup>46</sup> et Yves-Marie Toquet en 1899<sup>47</sup>. Ces trois derniers établissements ne sont distant que de quelques mètres. Ils sont situés à la sortie de la ville, près de l'octroi, mais aussi des casernes d'artillerie et d'infanterie.

Les quartiers Saint-Jean et des Ursulines se distinguent par quatre cafés-concerts très espacés. J. Klingler, 87 rue Saint-Loup, avait obtenu en 1887 une autorisation, mais nous n'en entendons plus parler ensuite<sup>48</sup>. Nous pouvons en dire autant du café-restaurant de la paix, 35 rue du Châtelet, où Henriet-Gauthier, limonadier en 1885, avait eu l'autorisation de donner concert<sup>49</sup>. Dans la rue haute Saint-Jean, au n°27, Claude Gohé, cafetier-limonadier du café du soleil est dans le même cas, après une autorisation accordée en 1888<sup>50</sup>. En 1886, Léon Simonet, 11 rue Saint-Pierre, avait également obtenu une autorisation<sup>51</sup>.

Notons que, sur les quatre cafés-concerts de ces deux quartiers, aucun ne semble avoir eu une espérance de vie bien longue. Le problème est qu'on ne peut pas toujours savoir si ce silence résulte de l'absence de documents, de l'échec des concerts, ou de la fermeture pure et simple de l'établissement<sup>52</sup>. Il semble instructif de rappeler les dates des autorisations concédées : 1885, 1886, 1887 et 1888. Ces cafés se sont-ils « relayés » ? De toute évidence, ils se sont mutuellement copiés, et la concurrence devait être assez âpre.

On compte enfin un dernier café-concert dans le quartier de la gare. Il s'agit de la « grande brasserie et malterie française de l'étoile », 59 avenue de Paris, et qui est tenue par Paul Pfender. En 1891, une formation éphémère, la « petite symphonie champêtre », s'y produit<sup>53</sup>. En 1912, cet établissement obtient une autorisation de concerts<sup>54</sup>.

*A SUIVRE...*

**Rédaction du bulletin :** Sylvain MIKUS. Que soient remerciés pour leur aide : André KWANTEN, Francis LEROY, Charles POULAIN, Nicole RIBOULOT et Dominique TRONQUOY.

<sup>32</sup> Arch. Marne, 82 M 37, demande d'autorisation, 26 octobre 1886.

<sup>33</sup> Arch. mun. Châlons, 2/1 I 43, demande d'autorisation du 30 avril 1914 et arrêté municipal du 1er mai 1914.

<sup>34</sup> Arch. Marne, 82 M 37, arrêté préfectoral du 9 avril 1886.

<sup>35</sup> Arch. Marne, 82 M 37, arrêté préfectoral du 13 février 1886, arrêté préfectoral du 19 avril 1886. Une troisième autorisation a été accordée à Cottenet en 1894 : arrêté municipal du 10 mai 1894.

<sup>36</sup> Arch. mun. Châlons, 2/1 I 43, arrêté préfectoral du 11 octobre 1911.

<sup>37</sup> Journal de la Marne, 21 décembre 1892 p 2.

<sup>38</sup> Journal de la Marne, 1<sup>er</sup> janvier 1897 p 3.

<sup>39</sup> Arch. mun. Châlons, 2/1 I 43, arrêté municipal du 29 décembre 1911.

<sup>40</sup> Arch. mun. Châlons, 2/1 I 43, demande d'autorisation du 3 octobre 1912, et arrêté municipal du 4 octobre 1912.

<sup>41</sup> Journal de la Marne, 24-25 décembre 1912 p 2.

<sup>42</sup> Journal de la Marne, 9 mars 1882 p 3.

<sup>43</sup> Journal de la Marne, 5 décembre 1912 p 2.

<sup>44</sup> Arch. Marne, 82 M 37 : arrêté préfectoral du 8 avril 1886, arrêté préfectoral du 29 décembre 1886

<sup>45</sup> Arch. Marne, 82 M 37 : arrêté préfectoral du 17 juin 1892 et arrêté municipal du 10 mai 1894.

<sup>46</sup> Arch. Marne, 82 M 37 : demande d'autorisation du 10 mars 1899 et rapport favorable du Commissaire de police du 13 mars 1899.

<sup>47</sup> Arch. Marne, 82 M 37, arrêté municipal du 9 juin 1899.

<sup>48</sup> Arch. Marne, 82 M 37, arrêté préfectoral du 29 octobre 1887.

<sup>49</sup> Arch. Marne, 82 M 37, arrêté préfectoral du 26 août 1885.

<sup>50</sup> Arch. Marne, 82 M 37, arrêté préfectoral du 12 janvier 1888

<sup>51</sup> Arch. Marne, 82 M 37, demande d'autorisation du 3 mai 1886, arrêté municipal du 4 mai 1886.

<sup>52</sup> Le café de la Paix existait encore il y a quelques années, mais j'ignore quelle longévité ont eu les autres.

<sup>53</sup> Journal de la Marne, 4 juin 1891, p. 2.

<sup>54</sup> Arch. mun. Châlons, 2/1 I 43, arrêté municipal du 23 août 1912.